N° 224.

ESSAI

SUR LA SUETTE

DE 1832,

OBSERVÉE DANS LE CANTON DE NANTEUIL-LE-HAUDOIN (OISE);

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 10 août 1833, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR ISIDORE LASSERRE, né à Lascazères,

Département des Hautes-Pyrénées.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	GRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. .....
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL, Examinateur.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, Suppléant.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. BOUILLAUD, Président. CHOMEL, Examinateur. ROSTAN.
Clinique chirurgicale	BOYER, Examinateur. JULES CLOQUET. DUPUYTREN. ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Bayle.	Hatin.
Bérard (Auguste).	Hourmann.
Blandin.	Jobert.
Boyer (Philippe).	Laugier.
Briquet.	Lesueur.
Brongniart.	Martin-Solon.
Broussais (Casimir), Examinateur.	Piorry.
Cottereau, Examinateur.	Requin.
Dalmas.	Sanson (aîné).
Dubled.	Sanson (Alphonse).
Guérard.	Royer-Collard, Suppléant.
	Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Regrets éternels !!!

A MES FRÈRES ET SŒURS.

O vous qui m'avez donné tant de preuves d'attachement et de bonté pour moi, recevez-en aujourd'hui l'expression de toute ma reconnaissance !

I. LASSERRE.

ESSAI

SUR LA SUETTE

DE 1832,

OBSERVÉE DANS LE CANTON DE NANTEUIL-LE-HAUDOIN (OISE).

La suette parut, pour la première fois, en Angleterre, en 1483; *Caius Britannicus* l'étudia avec beaucoup de soin : ce ne fut qu'après avoir ravagé plusieurs fois ce pays qu'elle se porta vers les autres contrées de l'Europe. Elle parcourut l'Allemagne, la Hollande, le Danemarck, la Norvège, la France; elle laissa partout sur son passage les villes presque désertes. Elle parut en Picardie en 1773; elle se montra sur les bords de la Garonne pendant l'ancienne révolution française. En 1822, M. *Rayer* l'observa dans le département de l'Oise; enfin elle a paru de nouveau dans cette même contrée en 1832 : c'est cette dernière qui fera le sujet de cet opuscule. Avant d'en faire la description, il ne sera peut-être pas inutile de donner quelques notions géographiques du lieu où elle a été observée, de parler des mœurs, des coutumes, de la fortune de ses habitans; en un mot, de mentionner tout ce qui a pu la favoriser ou l'affaiblir dans sa marche et dans ses effets.

Dans Nanteuil-le-Haudoin prend sa source une petite rivière, la *Nonette ;* ses eaux paisibles coulent entre deux coteaux peu élevés, et baignent quelques villages et hameaux avant d'arriver à Senlis. Son cours va de l'est à l'ouest, par une pente presque insensible : les terres qui l'avoisinent sont basses et humides jusqu'à quelques toises de distance. C'est sur les bords de cette rivière et sur les coteaux qui l'environnent que nous avons recueilli nos observations.

De ces coteaux, celui du sud, long d'une lieue à peu près, est couvert de forêts dans presque toute son étendue. Celui du nord, qui s'étend jusqu'à Senlis et dont la hauteur est plus grande à l'est qu'à l'ouest, produit de riches moissons : le blé, le seigle, l'avoine, les prairies artificielles, tout y vient assez bien, si ce n'est la vigne, que je n'ai vu cultiver que dans les jardins.

Tous les matins s'élève, au fond du vallon, une vapeur blanche qui décrit les sinuosités de la rivière.

Les terres sont peu divisées ; à peine si, dans une commune de quatre cents âmes, il y a cinq ou six propriétaires, parmi lesquels un ou deux de riches seulement ; tous les autres habitans sont manouvriers : aussi peut-on dire qu'il n'y a que les propriétaires et les fermiers qui vivent à leur aise. Les terrassiers et les charretiers, avec leurs trente sous par jour, devant se nourrir, eux, leurs femmes et leurs enfans, c'est à peine s'ils peuvent se procurer le strict nécessaire.

Les maisons, composées ordinairement d'un rez-de-chaussée et d'un grenier, couvertes de chaume en grande partie, sont, en général, malsaines. Le sol des chambres, sans carreaux ni parquet, est presque toujours plus bas que le sol environnant ; les portes et les fenêtres sont petites et peu élevées ; au milieu des basses-cours se remarquent souvent des mares infectes, surtout dans les fermes.

La nourriture est mauvaise chez les manouvriers, par conséquent chez les deux tiers des habitans au moins : un pain noir fait avec du froment et du seigle, des légumes ; pour boisson, de l'eau seulement.

Les hommes y sont de taille moyenne, assez bien pris, laborieux,

mais sans vivacité : aussi, qu'il pleuve ou qu'il vente, qu'il fasse chaud ou froid, ils ne travaillent ni plus ni moins vite. Le dimanche ils vont ordinairement au cabaret, où ils boivent du vin pour toute la semaine; je ne les ai jamais vus se quereller entre eux. Ils sont francs, hospitaliers; ils se marient jeunes, de vingt à vingt-cinq ans : aussi les enfans y sont-ils en quantité.

Les femmes ne s'occupent guère que des soins du ménage et de la couture; elles sont médiocrement belles; leurs dents se gâtent de bonne heure; douces et affables, elles vivent en bonne harmonie avec leurs maris.

Les maladies qu'entraîne la corruption des mœurs n'y sont pas connues; les jeunes filles, avant leur mariage, y sont ordinairement d'une conduite exemplaire.

L'instruction y est très-arriérée; il faut, pour ainsi dire, forcer les parens à envoyer leurs enfans à l'école.

Les opinions politiques sont, en général, pour le gouvernement existant, quel qu'il soit, despotique ou libéral; ce qui tient, sans doute, au défaut de fortune et à l'ignorance. Les terrassiers et les charretiers ne possédant rien, pouvant à peine, par leurs travaux journaliers, fournir aux besoins de leur famille, se croient condamnés, eux et leurs descendans, à n'avoir jamais d'autre position dans le monde que celle qu'ils occupent; ils décorent leurs maîtres du nom de seigneurs : je me suis cru un moment au bon vieux temps du moyen âge.

Je ne crois pas qu'il règne dans ce pays de maladie endémique autre que celle qui nous occupe; on s'y porte assez bien. Les cas de phthisie sont rares; il y a quelques gastrites chroniques; on y vient à un âge assez avancé. Un homme de soixante-dix ans, interrogé si sa femme était enceinte : « C'est mon troisième, » répondit-il.

La suette s'est montrée dans le canton de Nanteuil le 17 avril, et n'a disparu que vers le 15 juillet. Avant son invasion, un vent du sud-ouest a soufflé assez fortement pendant trois jours. La température a varié de huit à dix degrés. Le 19, le vent a cessé, et une pluie assez abondante et froide est tombée journellement pendant une

huitaine. Le 25, le temps s'est remis un peu : la température s'est adoucie, et la pluie a cessé. Mais le 5 mai, le temps s'est de nouveau troublé. Le thermomètre est descendu à huit degrés. Pendant plusieurs jours il est tombé de l'eau très-abondamment; un vent froid soufflait du côté du couchant. Mais le 10 mai, une chaleur bienfaisante est venue chasser le brouillard : la température s'est maintenue douce et uniforme jusqu'au commencement de juin, époque à laquelle il y a eu quelques pluies d'orage; le temps a été très-beau ensuite jusqu'au 15 juillet : alors la suette avait disparu, il ne restait plus que quelques convalescens presque entièrement rétablis.

Si nous remarquons que la maladie qui nous occupe régnait dans le département de l'Oise conjointement avec le choléra, nous aurons mentionné tout ce que nous désirions faire connaître avant d'arriver à sa description.

Symptômes et marche de la suette.

Pour procéder avec plus de clarté, nous allons diviser la maladie en quatre périodes : dans la première, il s'agira des prodromes; dans la seconde, de l'invasion jusqu'à ce que la sueur soit bien établie; la troisième, que nous nommerons période de la sueur, durera jusqu'à la convalescence; enfin, dans la quatrième, nous parlerons de la convalescence.

Première période.

Prodromes. Dans la première période, la face est un peu animée, la tête est lourde, la respiration légèrement laborieuse; il y a lassitude dans les membres, tendance au repos; le pouls devient fort; l'appétit diminue; la soif n'est pas sensiblement augmentée.

Deuxième période.

Invasion. Dans la deuxième période, la face devient ordinairement

vultueuse; les yeux sont rouges, la tête lourde, la peau chaude, un peu sèche; les forces sont abattues, la bouche pâteuse; la langue humide, couverte d'un enduit blanc sale, quelquefois bilieux, sans rougeur à la pointe ni sur les bords; constriction épigastrique se prolongeant plus ou moins loin vers les hypochondres, plus souvent vers le droit que vers le gauche; le ventre est souple, la pression n'y occasione aucune douleur; la respiration est telle qu'elle serait si l'on se trouvait dans une atmosphère très-raréfiée; aucune altération du côté des poumons; le pouls est large, dur, résistant, sans accélération; les battemens du cœur sont quelquefois visibles en mettant la poitrine à découvert; les urines sont blanchâtres; il y a constipation opiniâtre; l'appétit est nul, et la soif n'est pas plus vive qu'à l'état de santé. Cette période dure de quelques minutes à une ou deux heures: pendant ce temps, tous les symptômes augmentent jusqu'à ce qu'une sueur visqueuse, commençant quelquefois par la poitrine, d'autres fois par le cou, couvre toute la surface du corps. Cette sueur exhale une odeur douceâtre, urineuse, approchant de celle de la guimauve cuite en putréfaction.

Troisième période.

Sueur. La face est moins colorée, la tête moins lourde; les yeux ne sont plus rouges; la lassitude des membres persiste; la bouche est toujours pâteuse, l'épigastre un peu douloureux à la pression; le pouls n'est plus aussi fort; la respiration est facile; les urines sont blanchâtres, quelquefois plus ou moins diminuées; la constipation se maintient; la sueur, très-abondante dans le principe, diminue chaque jour, jusqu'au cinquième, sixième ou septième, époque à laquelle les malades entrent en convalescence; tous les autres symptômes s'amendent avec la sueur, et, après le premier septénaire, les malades sont ordinairement en bonne voie de guérison.

Quatrième période.

Convalescence. Cette dernière période est la plus longue ; les forces reviennent très-lentement ; l'appétit est peu prononcé ; toutes les fonctions s'exécutent avec un peu de difficulté ; enfin ce n'est qu'après quinze jours, un mois, deux mois, que les malades se trouvent complètement guéris ; encore reste-t-il quelquefois des palpitations pendant plus d'une année.

La maladie s'est toujours présentée à moi avec la série de symptômes dont je viens de parler, sans éruption miliaire : trois fois seulement elle s'est accompagnée de quelques particularités que je ferai connaître en donnant quelques observations particulières.

I^re^. OBSERVATION.

Paul Rouquet, âgé de trente-deux ans, d'une constitution lymphatico-sanguine, charretier, demeurant dans la commune de Borest, fut pris, le 20 avril, de céphalalgie assez intense, de lassitude dans les membres ; croyant que cela passerait, il continua son travail. Le soir, se trouvant très-fatigué, il ne put pas manger comme à l'ordinaire. Le lendemain il reprit ses occupations habituelles ; mais, sur le déclin du jour, il fut obligé de se coucher. Appelé près de lui quelques instans après, je le trouvai dans l'état suivant : face vultueuse, les yeux un peu rouges ; douleur de tête dans la région sus-orbitaire ; les forces abattues, la bouche pâteuse, la langue couverte d'un enduit blanc sale, sans rougeur à la pointe ; l'épigastre douloureux à la pression. Le malade se plaignait d'un sentiment de constriction dans cette partie ; le ventre était souple, indolent ; la respiration laborieuse ; le pouls fort, dur, résistant, mais sans accélération ; l'appétit nul ; la soif comme à l'état de santé ; constipation : il n'y avait pas eu de selle depuis deux jours. Les urines étaient blanches, assez abondantes ; la sueur se déclara pendant que j'étais à côté de lui, d'abord sur la poitrine ; quel-

ques instans après son corps en était inondé : elle exhalait une odeur douceâtre, *sui generis ;* la chaleur de la peau n'était cependant pas très-grande. Une saignée de douze onces fut faite, et l'eau d'orge miellée fut prescrite pour boisson : des lavemens d'eau de son ; diète.

Le lendemain 22, la figure était à l'état normal. Les yeux n'étaient plus rouges, la céphalalgie avait presque disparu. La bouche était toujours pâteuse et l'épigastre douloureux, la respiration assez facile ; le pouls se laissait déprimer assez facilement ; la sueur était très-abondante ; il y avait eu une selle dure à la suite d'un lavement ; les urines étaient blanchâtres, un peu moins copieuses. (Vingt sangsues à l'épigastre, cataplasme de farine de lin après leur chute ; même boisson et même lavement que la veille.)

Le 23, tous les symptômes avaient diminué d'intensité ; la tête était encore un peu lourde ; la sueur, assez abondante, répandait toujours la même odeur ; la bouche était moins pâteuse ; la faiblesse était assez grande, surtout aux extrémités. Il y avait eu deux selles dures ; les urines toujours blanchâtres. (Décoction de pariétaire, lavement avec de la graine de pavot.)

Le 24, la sueur avait diminué ; la langue était moins chargée, l'appétit nul, la soif peu vive, la respiration facile ; l'épigastre point douloureux, le pouls à l'état normal. (Bouillon aux herbes, eau d'orge ; lavement d'eau de son miellée.)

Le 25, la sueur avait presque cessé ; l'appétit commença à revenir ; toutes les fonctions s'exécutaient assez bien ; il y avait eu deux selles semi-liquides ; les urines étaient moins blanches. (Bouillon de veau.) Le 26, même traitement.

Le 27, il ne restait plus de la maladie que la faiblesse qu'elle avait occasionée ; l'appétit cependant n'était pas très-grand ; deux potages furent ordonnés, un peu de vin très-étendu d'eau ; enfin, huit jours plus tard, le malade avait repris ses occupations ; mais n'ayant pas encore recouvré toutes ses forces, il dut se reposer une quinzaine, à l'expiration de laquelle il fut complètement rétabli.

II^e. OBSERVATION.

Crampes très-fortes survenues pendant la convalescence.

Anne Trouillé, âgée de trente-deux ans, d'une constitution lymphatico-nerveuse, mère de cinq enfans, demeurant dans la commune de Baron, fut prise, le 23 avril, de céphalalgie assez intense; lassitude dans les membres, perte d'appétit; elle eut quelques nausées, mais sans vomissement : cet état dura deux jours; mais, dans la nuit du 25 au 26, le mal de tête augmenta, la respiration devint un peu pénible; constriction épigastrique; en un mot, la suette se déclara avec tous ses symptômes. La malade ne fut visitée que le 26 au matin. Voici dans quel état elle se trouvait alors : sa figure était un peu animée; son corps, couvert d'une odeur visqueuse, exhalait une odeur douceâtre urineuse, semblable à celle produite par de la guimauve cuite en putréfaction. La tête était lourde, la bouche pâteuse, la langue humide, couverte d'un enduit jaunâtre; l'épigastre douloureux à la pression; la respiration assez facile; le ventre souple, indolent; les forces abattues; le pouls large, dur, mais sans accélération; les urines étaient blanchâtres; il n'y avait pas eu de selles depuis deux jours. La malade étant d'une constitution assez faible, il n'y eut pas de saignée de faite; quinze sangsues furent appliquées à l'épigastre. Pour boisson de l'eau d'orge miellée, et un lavement avec de la graine de lin. Diète.

Le 27, la tête n'était plus douloureuse; la sueur, toujours abondante, présentait encore cette odeur fétide qui la distinguait la veille. La lassitude des membres était grande, la bouche pâteuse, l'appétit nul, la soif peu vive, la respiration à l'état normal; le pouls se laissait déprimer assez facilement; l'épigastre était un peu sensible; les urines blanches et un peu diminuées : il n'y avait pas eu de selle. (Tisane d'orge; lavement d'eau de son miellée; un cataplasme de farine de graine de lin, fait avec une décoction de pavots, fut appliqué sur l'épigastre.)

Le 28, la chaleur de la peau était naturelle, la sueur moins abondante ; la langue toujours bilieuse ; la douleur épigastrique avait disparu ; il y avait eu une selle très-consistante ; les urines étaient un peu moins blanchâtres. (Même prescription que la veille.)

Le 29, la peau était moite, la langue toujours bilieuse ; l'appétit ne revenait pas. (16 grains d'ipécacuanha pris en deux fois ; tisane d'orge, lavemens miellés.)

Le 30, le mieux était très-prononcé, la langue moins chargée ; la sueur avait à peu près disparu ; moins d'abattement. Vomissement bilieux, à plusieurs reprises, après l'administration de l'ipécacuanha ; deux selles liquides ; les urines avaient presque leur couleur naturelle. (Bouillon de poulet, eau d'orge; lavement avec de l'eau de graine de lin.) Le 1^er^ mai, la malade demande des alimens : elle prit deux potages dans la journée ; le 2, elle y ajouta un peu de viande rôtie ; enfin, le 6, elle se trouva assez bien pour aller à la messe ; mais, à son retour, elle eut dispute avec une de ses voisines, ce qui lui occasiona des crampes très-fortes dans les membres : ce qu'il y a de singulier, c'est que tout le reste de l'économie paraissait étranger à cette affection nerveuse : les doigts étaient recourbés vers la paume de la main ; on ne pouvait les ramener dans l'extension sans éprouver une résistance assez grande et occasioner de fortes douleurs. Six sangsues furent mises à chaque membre, après la chute desquelles la malade fut placée dans un bain tiède : elle prit une infusion de fleurs d'oranger, et le lendemain elle n'était plus que faible : trois semaines plus tard elle était complètement guérie.

III^e^. OBSERVATION.

Jean Broca, âgé de trente-cinq ans, d'une constitution très-forte, d'un tempérament sanguin, cordonnier, habitant dans la commune de Baron, fut pris, le 25 avril, d'étourdissemens accompagnés de prostration des forces et perte d'appétit; il se contenta de boire de la tisane et de la diète, et continua de travailler ; mais, le 27 au soir, il fut obligé

de se coucher de bonne heure; il avait une forte céphalalgie, tintement d'oreilles; lassitude dans les membres. Appelé le 28 au matin, je le trouvai dans la situation suivante :

Son corps était couvert d'une sueur visqueuse, abondante, d'une odeur que j'ai déjà fait connaître. La face vultueuse, les yeux un peu rouges, la tête lourde, la bouche pâteuse, la langue couverte d'un enduit blanc sale; constriction très-forte à l'épigastre, se prolongeant vers les hypochondres; le ventre était souple, la respiration laborieuse; le pouls large, dur, résistant, mais sans accélération; les forces étaient abattues, l'appétit nul, la soif comme dans l'état de santé; il n'y avait pas eu de selle depuis trois jours. Une saignée très-forte fut faite. (Cataplasme sur la région épigastrique; pour boisson de la limonade cuite. Lavement avec de l'eau de son miellée.)

Le 29, le malade allait mieux; la sueur avait un peu diminué; la tête n'était plus douloureuse; la respiration était facile, la bouche toujours pâteuse, la langue humide, couverte d'un enduit blanc sale; l'épigastre à peine sensible; le pouls se laissait déprimer assez facilement; les urines étaient blanchâtres, un peu diminuées; il n'y avait pas eu de selle. (Même traitement que la veille; lavement avec une once de manne.)

Le 30, la sueur avait presque disparu; la bouche moins pâteuse; plus de céphalalgie; l'épigastre n'était pas sensible à la pression; le pouls à l'état normal; il y avait eu deux selles presque liquides; les urines étaient moins blanches. (Même boisson que la veille, lavement avec de la graine de lin.) Le 1^er^. mai, la poitrine se couvrit de boutons coniques assez grands, d'une couleur rouge vif, semblables à ceux qui viennent à la figure de certaines personnes; la peau était moite, le malade n'urinait plus. (Décoction de pariétaire, lavement de graine de lin.) Le 2, les boutons avaient presque entièrement disparu; la langue était presque dépouillée de son enduit blanchâtre; l'appétit commençait à revenir. (Bouillon aux herbes; lavement avec de l'eau de son.) Le 3, toutes les fonctions étant réta-

blies, le malade prit deux potages, et trois semaines après il était guéri.

IV^e. OBSERVATION.

Jeanne Barbier, âgée de quarante-neuf ans, d'un tempérament lymphatico-sanguin, d'une constitution assez bonne, mère de six enfans, habitant dans la commune de Fontaine-les-Corps-Nus, fut prise, le 28 avril, de lourdeurs de tête assez intenses, lassitude dans les membres, perte d'appétit, enfin de tous les symptômes avant-coureurs de la suette. Cet état persista le lendemain et le surlendemain; mais le 1^er. mai, vers midi, le mal de tête augmenta; la respiration devint laborieuse; prostration des forces; elle se mit au lit et ne fut visitée que sur le soir; elle présentait alors les symptômes suivans.

Sa figure était un peu animée, rouge; céphalalgie assez vive; bouche pâteuse; la langue couverte d'un enduit blanc sale; l'épigastre était douloureux, le ventre souple, la respiration un peu pénible; la peau couverte d'une sueur visqueuse, d'une odeur *sui generis;* le pouls était développé, dur, résistant, sans accélération, les battemens du cœur très-forts. Les forces étaient abattues, l'appétit nul et la soif comme à l'état de santé; il n'y avait pas eu de selles depuis deux jours. (Saignée de huit onces, cataplasmes de farine de lin à l'épigastre; pour boisson de l'eau d'orge miellée; lavement avec de l'eau de son.)

Le 2 mai, la tête était moins lourde, la sueur encore très-abondante, l'épigastre un peu douloureux, les forces abattues, les urines diminuées et blanchâtres; il y avait eu une selle. (Eau d'orge miellée, lavement avec de la graine de lin.) Le 3, la sueur avait diminué; la bouche toujours pâteuse; la région épigastrique douloureuse. (15 sangsues sur cette partie, infusion de tilleul légère; lavement de graine de lin; diète.) Le 4, rien de nouveau; la sueur était peu abondante, il y avait eu deux selles. (Eau d'orge pour boisson.)

Le 5, le pouls s'était accéléré; la peau était devenue chaude, la respiration gênée; il y avait de l'anxiété; toux un peu pénible. (Infu-

sion de mauve édulcorée.) Le 6, la toux était douloureuse, fréquente; les crachats visqueux, difficilement expectorés; la face injectée, la bouche amère; il y avait toujours de la fièvre. (Même traitement que la veille.)

Le 7, tout le corps était couvert de plaques de rougeole, la toux moins pénible; les crachats consistans et assez facilement rendus; la peau n'était plus chaude comme la veille; le pouls moins accéléré; la constipation persistait. (Eau d'orge, lavement miellé.) Le 8, la malade ne fut pas visitée. Le 9, au matin, j'appris qu'elle n'existait plus. Je ne savais à quoi attribuer sa mort, lorsqu'on m'apprit qu'un ami du maire de cette commune, se mêlant de faire de la médecine, était allé le voir le 8, et lui avait témoigné le désir de visiter quelques malades; le maire accéda à sa demande, et le conduisit chez Jeanne Barbier; ce nouveau médecin trouvant l'air de l'appartement un peu chaud, fit ouvrir portes et croisées, ne laissa sur la malade qu'une très-légère couverture. Six heures après elle n'existait plus.

On voit, par le quatrième exemple que je viens de citer, que toujours la maladie a présenté les mêmes symptômes; les accidens particuliers qui ont accompagné ou suivi les trois derniers cas dont je viens de faire mention seraient arrivés, à mon avis, tout aussi bien après une autre maladie.

Traitement.

Le traitement a varié un peu dans les différentes périodes; il a été plus ou moins énergique suivant la force de la maladie et des malades.

Pendant les prodromes, la saignée générale a presque toujours prévenu la maladie; les boissons délayantes, la diète, les lavemens adoucissans et le repos.

Pendant l'invasion de la maladie, la saignée générale presque toujours; dans quelques cas rares les malades avaient une constitution délabrée; il fallait se contenter de mettre des sangsues sur la région épigastrique; des boissons délayantes, acidulées; eau d'orge, limonade cuite; lavement miellé de graine de lin.

Pendant la sueur, des sangsues à la région épigastrique; cataplasmes émolliens sur cette partie; ipécacuanha, quand la langue était bilieuse, sans rougeur à la pointe, que l'appétit ne revenait pas, tisane de pariétaire, de chiendent, d'orge, lavemens laxatifs miellés, quelquefois purgatifs.

Pendant la convalescence : bouillon aux herbes; tisane de chicorée sauvage; bouillon de poulet. Dans le commencement du deuxième au troisième jour, on pouvait permettre du bouillon de bœuf coupé; le quatrième, un peu de viande blanche, et du vin très-étendu d'eau.

De tous ces remèdes, celui qui a produit les meilleurs résultats est sans contredit la saignée générale; c'était un fait si connu de tout le monde, que les ouvriers, qui n'avaient pas le temps d'être malades, comme ils le disaient, venaient se faire saigner le dimanche, par précaution; et pas un seul de ceux qui l'ont été n'a eu la suette. La saignée pratiquée avant les sueurs a toujours arrêté la maladie; et plus tard, elle l'a toujours abrégée ou affaiblie. Les sangsues venaient ensuite; mais elles étaient loin d'être aussi avantageuses; elles ont toujours diminué la douleur épigastrique.

L'ipécacuanha produisait de bons effets chez ceux qui avaient la langue bilieuse. Quand l'appétit ne revenait pas, de légers purgatifs à la fin de la période des sueurs étaient aussi très-bons.

Du sexe et de l'âge.

Dans le principe, les femmes étaient plus exposées à la suette que les hommes : aussi les deux tiers du total des personnes atteintes se composaient de femmes; mais bientôt cette différence n'exista plus, et la suette ne distingua plus le sexe.

Il n'en était pas de même de l'âge : je n'ai pas vu de malades au-dessous de quinze ans ni au-dessus de soixante; de quinze à vingt, il n'y en a eu qu'un petit nombre; il y en a eu autant à peu près de

vingt à trente que de cinquante à soixante ; le plus grand nombre était de trente à cinquante.

Du tempérament.

On ne peut guère dire que tel tempérament y fût plus exposé que tel autre ; cependant je n'ai jamais vu de personnes très-faibles, ruinées par des maladies chroniques, atteintes de la suette. Si la maladie avait été bien terrible, on aurait pu dire qu'elle dédaignait de se mesurer avec le vieillard, les enfans et tout ce qui paraissait ne pas devoir présenter une grande résistance. Comment expliquer cette générosité de la part de l'épidémie qui nous occupe?... Je crois qu'il en est de même de toutes les autres. Je pense que cela tient à ce que la sensibilité est émoussée chez les personnes qui ont beaucoup souffert ou qui souffrent.

Des localités.

Les observations qui me sont propres ou qui m'ont été communiquées, ont été recueillies dans huit endroits différens, mais assez rapprochés les uns des autres. Passons-les successivement en revue.

Nanteuil-le-Haudoin (chef-lieu du canton), petite ville de quinze cents habitans, située en partie sur un sol bas, marécageux ; elle est assez mal bâtie et peu fortunée ; il s'y tient un marché par semaine ; il s'y fait peu d'affaires. Il n'y a eu que quelques cas de suette, et aucun cas de choléra.

En suivant ensuite le courant de la Nonette, nous trouvons sur sa rive droite Droiselle, petit hameau de cent habitans à peu près, situé sur un sol bas, marécageux ; la plus grande partie des maisons sont environnées d'arbres très-élevés. Il y a eu douze cas de suette et un seul cas de choléra.

Un peu plus bas, nous trouvons *Versigny*, tout à fait sur le bord

de la rivière, toujours à droite. Ce village, qui compte deux cents habitans, est bâti sur un terrain bas et marécageux ; les demeures, séparées par des haies d'arbres très-élevés, ne sont aperçues que lorsqu'on est très-près. Il y a eu dix cas de suette et quinze de choléra.

A une demi-lieue nord de Droiselle, sur un monticule élevé, se trouve Rosières, petit village qui compte cent soixante habitans. Il n'y a eu que deux cas de suette, quelques cas de cholérine, pas de choléra.

Frenoy, Leluat, deux hameaux très-rapprochés, à une lieue nord de la Nonette, sur le penchant d'un coteau ; sur trois cents habitans, vingt-deux cas de suette, trois cas de choléra.

Baron, sur le penchant sud du coteau qui s'élève au nord de la rivière, s'étendant de la Nonette au sommet du coteau, se trouve en partie sur un sol bas et humide et en partie sur un terrain assez élevé. Sur quatre cent cinquante habitans, il y a eu soixante-quinze cas de suette et onze cas de choléra.

Fontaine-les-Corps-Nus, Monlognon, à droite de la rivière, à une très-petite distance, sur un sol bas, mais pas très-humide. Sur trois cent cinquante habitans, il y a eu trente-cinq cas de suette et quatre cas de choléra.

Borest s'étend de la rivière jusqu'au sommet du coteau ; il est bâti en partie sur un sol bas et humide et en partie sur un lieu élevé. Sur quatre cent soixante habitans, il y a eu quatre-vingt-six cas de suette et treize cas de choléra.

Quelles sont maintenant les causes de la suette, son diagnostic et son prognostic ?

Des causes de la suette.

Les causes de la suette doivent se diviser, comme celles des autres maladies, en *prédisposantes* et en *déterminantes*. Les premières ne m'ont paru tenir qu'au changement de température de l'atmosphère et à son état de sécheresse et d'humidité. Quelles sont les autres

causes qu'on aurait pu regarder comme plus ou moins prédisposantes? Ce sont, ce me semble, l'état géographique des lieux où ont été recueillies les observations, l'état de fortune ou de misère des habitans, leur nourriture, leurs travaux, leurs mœurs, leur constitution et leur force morale.

Nous avons vu Nanteuil, situé sur un sol bas et humide, être épargné; Rosières, bâti sur un coteau élevé, être atteint; Droiselle et Versigny, tout à fait sur les bords de la rivière, renfermés dans les brouillards du matin, ne pas avoir autant de malades que Borest; et Baron, construit en partie sur un sol très-humide, en partie sur un sol élevé et sec, être atteint partout avec la même intensité.

Des personnes riches, qui n'épargnaient rien pour se mettre à l'abri de l'épidémie, ont été atteintes; d'autres, dans le dernier degré de la misère, n'ayant pas, la moitié du temps, du pain pour apaiser leur faim, n'en avoir jamais été incommodées.

D'autres, qui n'avaient rien à faire, ont été surprises pendant leurs promenades, dans leurs salons; un plus grand nombre, travaillant du matin au soir comme des esclaves, n'en ont pas été atteintes : je dirai plus, dans le principe la maladie n'attaquait guère que les femmes; cependant les travaux qu'elles font ne sont pas très-pénibles.

Au commencement, le choléra ayant jeté partout la terreur, j'ai vu des personnes, dont la réputation n'était pas du tout d'accord avec la bonne morale, mener une conduite irréprochable, dès l'invasion de cette épidémie, et n'en être pourtant pas à l'abri; d'autres, au contraire, vivre au sein de la débauche et du libertinage, et en être préservées.

Des femmes faibles, dont la vie n'était plus qu'un souffle, n'ont pas été affectées le moins du monde; d'autres, dont la force semblait tout défier, en ont été atteintes.

Je connais une dame qui quitta Paris à cause du choléra, qui ne pouvait pas en entendre parler sans trembler de tous ses membres, chez laquelle la crainte avait produit une diarrhée qu'elle garda très-long-temps, ne pas ressentir le moindre symptôme de la suette, tan-

dis que d'autres, dans l'âme de qui la crainte de l'épidémie n'avait pas accès, ne pouvaient pas l'éviter.

Quelques jours avant l'invasion de l'épidémie, un vent sud-ouest assez fort se fit sentir; la température baissa; il y eut une huitaine de jours de pluie, pendant lesquels il y eut beaucoup de malades; le temps se remit vers le 25 avril (la maladie avait commencé le 17). Le nombre de personnes atteintes diminua; il y en eut peu de nouvelles. Vers le 5 mai, la température se refroidit de nouveau; la pluie revint, et avec elle la maladie augmenta d'une manière étonnante; les guérisons se suspendirent, les convalescences restèrent stationnaires; mais vers le 12 du même mois, les beaux jours revinrent; la suette faiblit avec le brouillard; il n'y eut que quelques nouveaux cas, jusqu'au commencement de juin, époque à laquelle il y eut quelques pluies d'orage; mais le soleil d'été, avec la chaleur uniforme, vint hâter les guérisons, et le 15 juillet il ne restait plus de la suette que quelques convalescences très-avancées. D'après ce que nous venons de dire, nous voyons la suette se suspendre ou redoubler quand le temps est beau ou mauvais; ce qui nous porte à conclure que, si les variations de température et les pluies ne doivent pas être regardées comme les seules causes prédisposantes de la suette, elles sont au moins des premières.

Les causes déterminantes tiennent, comme celles de toutes les épidémies, à quelque chose d'insaisissable contenu dans l'air.

Du diagnostic de la suette.

Dirons-nous, d'après M. *Rayer*, que la suette n'est autre chose qu'une gastro-entérite avec surexcitation cutanée? Nous avons, en effet, toujours observé une douleur épigastrique très-prononcée, une constriction ressentie sur cette région; de plus, des sangsues appliquées sur cette partie ont constamment soulagé les malades; mais la langue n'était pas rouge à la pointe ni sur les bords; elle n'était pas sèche; les malades n'étaient pas altérés; le pouls était dur, sans accélération;

il y avait surexcitation à la peau, mais cette surexcitation était-elle idiopathique ou sympathique? tenait-elle à la gastrite ou à une cause générale?

Prognostic.

Le prognostic de la suette n'est jamais fâcheux, puisque sur deux cent quarante-deux malades que nous avons observés, il n'en est mort qu'un, encore a-t-il expiré à la suite d'une autre maladie : de la rougeole.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa.

II.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est.

III.

Quæ ducere oportet quò maximè vergant, eò ducenda per loca convenientia.

IV.

Corpora ubi quis purgare voluerit, facilè fluentia reddere oportet.

V.

Si qualia purgare oportet, purgentur, confert et facile tolerant: si verò contraria, difficulter.

VI.

A repletione quicumque fiunt morbi, evacuatione sanantur; et quicumque ab evacuatione, repletione; et aliorum contrarietas sanat.